

XYZ. La revue de la nouvelle

La mère universelle

David Clerson



Number 145, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Clerson, D. (2021). La mère universelle. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 83–92.

La mère universelle

David Clerson

LE JOUR de son dix-septième anniversaire, l'aîné de mes fils me confia avoir la sensation que son cerveau pourrissait. Quand il passait la main dans ses cheveux, ceux-ci s'arrachaient par centaines. Il en trouvait chaque jour sur sa taie d'oreiller. La peau de son crâne était sèche, squameuse. Pourtant l'intérieur lui semblait gonflé par l'humidité. Il croyait parfois qu'un liquide s'écoulait de sa boîte crânienne, qu'il lui tombait dans la gorge et qu'il l'avalait.

De plus en plus souvent, il voyait en rêve des champignons lui pousser dans la tête. Ceux-ci prenaient racine dans son cortex, y proliféraient. Mon fils craignait qu'ils lui parasitent aussi la gorge, bientôt l'œsophage et tout le système digestif. Il me décrivait son cerveau comme une matière lourde, marécageuse et obscène, semblable à une tumeur maligne capable de transformer sa vision du réel, et me dépeignait les paysages apocalyptiques dans lesquels il s'enfonçait désormais, ses visions de champs de boue éternelle sous un ciel spongieux. « Le décor se liquéfie », me disait-il, et je comprenais que pour lui la réalité prenait désormais racine dans la pourriture.

Je ne fus pas étonné d'apprendre qu'il s'était tiré une balle dans la tête. Il fut retrouvé un samedi de mai dans un camp de chasseurs près d'une tourbière, à l'extrémité nord du comté de Maskinongé. Son corps était rongé par les vers.



C'est aussi le jour de ses dix-sept ans que me quitta la première de mes filles. Elle partit en emportant une portée de chiots auxquels notre vieille chienne avait donné le jour alors qu'on ne la disait plus en âge de le faire. Chacun d'eux, appris-je, mourut dans les jours qui suivirent. Il faut dire qu'ils étaient nés maigres, presque squelettiques, 83

et qu'ils marchaient sur des pattes fragiles et aboyaient d'une voix faible, rappelant celle des vieillards au terme de leur vie.

Ma fille partit en voyage. Au bout du téléphone elle m'annonça qu'elle ferait le tour du monde, mais je la sus quelques mois plus tard installée à New Delhi. Puis elle tarda à me redonner des nouvelles : je n'en reçus aucune pendant près de quatre ans, jusqu'au jour où une lettre m'annonça la naissance de son cinquième enfant. Elle s'était trouvé un emploi comme mère porteuse dans une « usine à bébés » indienne. Elle assurait le bonheur de couples vieillissants ou infertiles en donnant vie à leurs enfants. À New Delhi, m'écrivait-elle, la chaleur était toujours étouffante, les odeurs nauséabondes, et elle détestait l'air pollué de la ville, mais dans sa clinique l'air était conditionné, et on la privilégiait pour la blancheur de sa peau. On la nourrissait mieux. Elle avait droit à la plus grande des chambres. C'est pourquoi la détestaient les autres filles. Mais elle ne s'en souciait pas, m'affirmait-elle, s'enfermait comme dans un cocon et se réjouissait de chaque naissance à venir. Ses accouchements étaient longs et douloureux, elle pleurait de joie devant le visage de chacun de ses bébés et les voir partir était toujours une torture, mais elle ne tardait pas à être de nouveau enceinte et réservait son amour pour son nouvel enfant.

Quand, à l'aube de la trentaine, elle perdit son emploi, je n'eus plus de nouvelles. Elle ne revint jamais au comté de Maskinongé. La troisième de mes filles m'écrivit un jour qu'elle l'avait rencontrée lors d'un de ses séjours en Inde. Elle était de nouveau enceinte, me dit-elle, et donnerait bientôt naissance à des triplés. La suite est incertaine. Il s'agit surtout de rumeurs. On me dit que son conjoint la battait et l'avait mise à la porte, lui préférant une autre fille. Une autre version voulait qu'elle soit morte lors d'un ultime accouchement. La plus détaillée racontait qu'elle était partie à la recherche de chacun de ses enfants, mais n'en avait retrouvé aucun, avait sombré dans la misère et vécu accompagnée d'une meute de chiens, où elle orchestrait les naissances,

encourageant les ébats entre les bêtes et recueillant souvent les chiots de ses propres mains dans le sexe des femelles.

De rien de tout cela je ne fus certaine et je ne vis jamais aucun de mes petits-enfants, mais j'eus des visions dans mon sommeil, je crus qu'à son tour mon cerveau pourrissait : je me vis donnant naissance à une multitude d'enfants à tête de chien qui partaient à travers le monde et n'en reviendraient jamais.



Après avoir quitté la maison familiale, la deuxième de mes filles mena une vie d'écrivaine. Elle habitait non loin de chez moi, recluse dans une maison étroite construite près de la Yamachiche. Chaque printemps la rivière débordait et inondait sa cave. La chaleur de l'été ne parvenait jamais à en assécher entièrement le sol, et à l'arrivée de l'automne les fondations étaient toujours humides. L'escalier descendait dans une mare. La moisissure recouvrait les poutres. En novembre l'eau gelait et les faisait craqueler. À l'étage les murs étaient mal isolés et laissaient passer la froideur de l'hiver, mais le froid remontait aussi de la cave, où l'on aurait pu patiner. Les plinthes électriques ne suffisaient pas à réchauffer les pièces et le feu de bois les enfumait. Des taches de moisissure se dessinaient sur les murs. De la mousse avait poussé sous l'évier. Les manuscrits de ma fille, eux aussi, étaient humides. Ils couvraient des étagères entières, où pourrissait lentement le papier.

De tous mes enfants, c'est la seule qui, après son départ à l'âge de dix-sept ans, revint me rendre visite. Chaque fois, elle me montrait ses textes, les fictions auxquelles elle travaillait et à propos desquelles elle attendait mon jugement. Je vantais leurs qualités ; le faisant, je mentais, complimentant une écriture en réalité faible, surchargée et répétitive. Leur contenu aussi était exécrable. Il s'agissait de fictions paranoïaques, où elle apparaissait traquée, victime de ses frères et sœurs et de moi-même. La putréfaction qui gagnait le cerveau de son aîné

cherchait à parasiter le sien. La plus âgée de ses sœurs voulait lui transmettre son enfant, porteur d'une maladie mortelle. La quatrième et le deuxième lui faisaient des avances, se glissaient la nuit dans son lit et lui touchaient le bas du ventre. Moi-même je ne souhaitais que son échec, détruisais tout ce qu'elle construisait et la condamnais à la médiocrité. Chaque fois ses récits étaient fragmentaires. Aucun ne connut de conclusion. Tous se répétaient et pourtant elle les récrivait sans cesse, remplissant des pages et des pages d'une bouillie informe, d'un vomissement.

Un hiver la neige fut particulièrement abondante et s'éleva jusqu'aux toits des maisons. Le printemps venu il plut sans cesse. La Yamachiche sortit de son lit. Le lac Saint-Pierre menaçait la 40. Des hérons plantaient leurs becs dans les champs inondés. À la mi-mai l'eau emplit entièrement la cave de la maison de ma fille. Elle refusa quand je lui proposai de venir chez moi, un peu plus au nord du comté de Maskinongé, où, désormais, la chambre qu'elle avait partagée avec ses frères et sœurs restait vide. Elle continua à écrire dans la solitude et l'humidité.

À la fin juin, quand elle vint me faire lire ses textes, elle toussait d'une voix rauque, elle avait le teint blême. Sa prose me parut encore plus confuse qu'à l'habitude, informe et quasi illisible, et j'hésitai à la laisser repartir. Le mal s'aggrava au fil des semaines. À quelques reprises j'allai la visiter, mais elle écourta mes visites, prétextant que je la déconcentrais dans son travail, que j'avais pour projet de l'empêcher d'écrire, et je repartis en entendant résonner entre ses murs une toux bronchitique.

Sa situation empira durant les plus beaux jours de l'été. Elle ne mangeait plus, compris-je, sortait à peine sous le soleil et n'écrivait plus qu'au lit, où des piles de feuilles s'accumulaient sur ses draps. Au mois d'août, je la trouvai endormie et m'assis près d'elle. Son front était brûlant. Elle délirait, parlant de pourriture, de relations incestueuses et de chiennes aux portées innombrables. Toute la nuit je lui murmurai un air que je lui chantais enfant pour l'aider à chasser la peur

et à trouver le sommeil. Le lendemain un voisin m'aïda à la conduire à l'hôpital, d'où elle ne revint jamais.

Quand je retournai dans sa maison après son décès, je vis des rats nager dans l'eau de la cave et j'entrevis des blattes qui se réfugiaient sous l'évier. Je partis en abandonnant chez elle la littérature de ma fille, sans espoir pour sa perpétuité.



Après son départ, la troisième de mes filles m'écrivit des lettres innombrables. Comme la première, elle partait en voyage, mais je compris très vite que le sien ne devait jamais connaître de fin. Au début je parvins à suivre son parcours chaotique: sa descente de l'Amérique avec un camionneur natif de Charette, son voyage en paquebot vers l'Angleterre, son séjour aux îles Féroé avec un pêcheur de morue « au visage de murène » (c'est ainsi qu'elle le décrivait). Puis sa traversée de l'Europe m'apparut encore plus incohérente, j'en reproduisis difficilement le tracé en zigzag avant de la retrouver dans le nord de l'Afrique. De là elle s'enfonça dans le désert mauritanien et me réécrivit peu après depuis Agadir, comme si elle avait soudain rebroussé chemin. La suite est encore moins claire. Je la sus en Égypte en compagnie d'un toxicomane anglais deux fois plus âgé qu'elle, puis en Israël, où elle fréquentait un obscur poète chilien égaré à Tel-Aviv. Une lettre me parvint d'Istanbul; une autre, de Soukhoumi. Son passage au Moyen-Orient demeure pour moi un mystère, bien qu'une lettre me soit parvenue de Beyrouth. À New Delhi elle retrouva sa sœur. Après quoi son voyage devint presque impossible à suivre. Je crois comprendre qu'elle a passé de nombreux mois dans le Pacifique, voyageant d'île en île, mais ses lettres tardèrent à arriver et certaines se perdirent. Elle s'installa un temps à Rapa Iti, à plus de cinq cents kilomètres de toute autre île, en compagnie d'un expatrié français ruiné avec qui elle eut une fille, dont une seule lettre fit mention. Je la sus plus tard en Amérique du Sud, puis je finis de perdre le fil de ses déplacements.

Sa correspondance dura près de vingt ans. Peu à peu elle cessa de dater ses lettres, qui s'accumulaient en pile, et il m'était d'autant plus difficile de les mettre en ordre qu'une enveloppe timbrée à Marseille pouvait me parvenir avant une autre postée préalablement depuis Macao. Il m'arrivait de les étaler sur la table de ma cuisine, de les déplacer comme les pièces d'un casse-tête et de tenter ainsi de recomposer sa vie.

Au fil des ans sa réalité devint de plus en plus intangible. J'avais parfois l'impression que c'était une inconnue qui me parlait, et il m'était difficile de faire se conjuguer la femme qu'elle était devenue avec la jeune fille qu'elle était au moment de partir. Jamais elle ne prit l'avion. Toujours elle voyagea par terre et par mer. À aucun moment elle ne me donna d'adresse de retour où j'aurais pu lui écrire. À vrai dire elle me disait peu de choses de ses voyages, me donnait le nom des lieux, me racontait sommairement des trajets, mais, avec une constance déconcertante, elle me parlait de ses amants, des hommes qu'elle rencontrait et qui partageaient sa vie. Tous étaient plus vieux qu'elle, parfois de dix, vingt ou trente ans, et tout ce qu'elle m'en disait me semblait exécrationnel : un Réunionnais vivait dans un bateau en compagnie d'un chien borgne et incontinent ; un sculpteur de la Colombie-Britannique érigeait des totems qu'il détruisait systématiquement et livrait aux flammes ; un chef d'entreprise suisse quittait sa femme et ses enfants, vendait ses parts de sa compagnie et partait avec elle pour l'abandonner quelques jours plus tard, retrouvant sa famille dans un état de panique.

Il lui arrivait de me livrer des détails intimes, de me parler d'une maladie vénérienne dont elle était victime, des transformations de ses mœurs sexuelles alors que son corps vieillissait, d'un enfant qu'elle avait porté et perdu, des habitudes malsaines d'un amant, ou de me décrire les corps de ces hommes qui auraient pu parfois avoir l'âge de son père. J'aurais espéré mieux pour elle que ces amants et cette vie

88 sentimentale inconstante, je ne comprenais pas ce qui la

poussait à m'en parler dans ses lettres, alors que ce qu'elle faisait de ses jours, comment elle gagnait son argent, les dangers qu'elle rencontrait, les lieux qu'elle visitait et ce qu'elle apprenait au fil de son voyage restaient pour moi un mystère. À nouveau je déplaçais ses lettres sur la table, en me rappelant de plus en plus difficilement ce que ma fille était. À deux reprises des lettres me parvinrent des États-Unis. Il y en eut même une qui me vint du Maine. Une autre me fut postée depuis l'Alberta, où elle fréquentait le propriétaire alcoolique d'une tabagie du West Edmonton Mall. Mais elle ne repassa jamais ici.

Ses lettres cessèrent de m'arriver un jour de janvier, après plus de vingt ans d'une correspondance effrénée, et j'ignore pourquoi je m'entête à relire celles que j'ai reçues, à recomposer son voyage sur la table, à espérer quelque chose de ma fille.



Mes deux enfants suivants, des jumeaux, partirent ensemble quelques jours après leur majorité. Ils voulurent me le cacher en me quittant chacun à un jour de distance, mais je sais qu'ils se retrouvèrent ensuite. Bien que je ne les aie jamais revus, j'ai appris qu'ils vivaient non loin de l'embouchure de la Yamachiche, près de la région marécageuse qui s'étend le long du lac Saint-Pierre.

J'ai souvent regardé de loin leur maison. C'était un curieux assemblage de planches, une structure énorme et disparate constituée d'une demeure d'origine à laquelle avaient été ajoutés des pièces et des étages. Y cohabitaient des matériaux neufs et anciens couverts de vernis, de peinture écaillée ou de vinyle et percés de fenêtres de tailles et de formes diverses. Autour le terrain était boueux et maculé d'excréments de chiens et d'autres bêtes. Je me suis renseignée: très vite mon garçon et ma fille donnèrent refuge à des animaux abandonnés, trouvés blessés, malades ou affaiblis. Il s'agit d'abord surtout de chiens et de chats, mais aussi

de pigeons et de corneilles, puis peu à peu s'y ajoutèrent des rats laveurs, un coyote, des lièvres et des renards. La rumeur se propageait et on venait leur porter des animaux trouvés blessés au bord de la route, prisonniers d'un piège ou battus par leurs maîtres et que mon fils et ma fille voyaient souvent mourir entre leurs mains. Très vite il fallut agrandir. Des pièces s'ajoutèrent, construites à partir des débris des granges effondrées et des cabanes de chasseurs. Les jours d'orage, la pluie martelait la tôle et le bois grinçait. Ces pièces renfermaient des cages grillagées ou fermées par un alignement de barres de fer rouillées, de tuyaux de métal ou de plastique. Dans certaines pièces les cages des lièvres côtoyaient celles des renards, et une mince paroi séparait le coyote d'un cerf. La maison entière empestait l'urine et les selles. Y résonnaient constamment les cris des bêtes. Mes enfants vivaient en concubinage dans la pièce centrale de l'habitation où, paraît-il, ils avaient accroché les portraits de mon père et de ma mère, emportés le jour de leur fuite à l'aube de leurs dix-huit ans.

On peut s'étonner de la longévité de leur entreprise, mais il fallut plusieurs années avant que soit démantelée leur ménagerie. Il faut dire qu'ils recevaient la sympathie de gens des villages des environs, où chacun se réjouissait que l'on s'occupe pour eux des bêtes dont plus personne ne voulait, qui prenaient de la place, dont l'entretien coûtait de l'argent ou qui, vieillissantes, seraient remplacées par d'autres plus jeunes, pour le plus grand plaisir des enfants. *L'Écho de Maskinongé* titra « La fin de l'arche de Noé », et parmi les bêtes locales on découvrit des animaux exotiques : un python royal et un singe (je crois qu'il s'agissait d'un babouin) que, plus que tous les autres animaux, il fut terrible d'arracher à ses maîtres. L'endroit était affreusement sale. Sur le sol des cages, la nourriture se mêlait aux excréments, et la vermine parasitait les animaux et les murs. Les bêtes étaient malades. Une renarde était morte après que sa patte blessée avait été gagnée par la gangrène. Une chienne mal nourrie avait dévoré sa portée qui venait de naître. Mes

enfants se retrouvèrent en prison, accusés d'insalubrité, de maltraitance envers les bêtes, de non-respect de la loi sur le bâtiment et de possession d'animaux prohibés.

En apprenant leur arrestation, je me réjouis de la fin de leur concubinage, moi qui m'étais toujours sentie coupable d'avoir échoué à prévenir les désirs que j'avais vus naître en eux dès le début de l'adolescence. J'ignore combien de temps durera leur sentence, mais je ne doute pas qu'ils tenteront de se retrouver ensuite et je crains la naissance d'enfants qui leur ressemblent et qu'ils élèveront comme des bêtes dans une promiscuité malsaine où régnera la saleté.



Aujourd'hui j'habite seule la maison où j'ai élevé mes six enfants qui, tous, m'ont quittée à l'aube de l'âge adulte sans avoir connu leur père, ce chien de passage, toujours vite reparti. Je marche entre les murs rendus humides par l'hiver et la pluie. Non loin, la Yamachiche déborde chaque printemps. Le sol des forêts est détrempé et y poussent des champignons innombrables. Il me semble parfois que mon cerveau dégouline et que change ma vision du réel alors que je répète les fictions de ma deuxième fille et que je recompose les voyages de la troisième. Je pense à mon tour partir en laissant la porte ouverte pour offrir un refuge aux bêtes, mais je sais que je ne le ferai jamais, et je ressasse les histoires de mes garçons et de mes filles en essayant d'y voir autre chose que l'échec de ma propre vie.

Ainsi, certains jours, quand j'entre dans leur chambre, quand je marche entre leurs six lits, quand j'ouvre la fenêtre pour aérer, je me rappelle à nouveau les vies de chacun, et me surprends à sourire en y voyant une certaine beauté. Le soleil passe par la fenêtre et se pose sur mes rides : je pense que, malgré tout, je n'ai jamais cessé d'aimer chacun de mes garçons et chacune de mes filles. Et, fermant les yeux, il me semble parfois que l'avenir se confond avec le passé : d'autres enfants naissent et meurent, se poursuit le cycle de

la vie comme s'il devait éternellement continuer, et moi, je reste seule, mère éternelle, échappant à la mort, me répétant encore les histoires de mes garçons et de mes filles en y cherchant des raisons d'espérer.